

La double tentation

... Gérard Joulé, *Epalinges*

La double tentation, c'est l'angélisme, qui est le refus de l'incarnation, tentation qui fut celle de poètes comme Vigny, Baudelaire, Mallarmé, Valéry ; et la tentation contemporaine, qui est l'idolâtrie narcissique du corps comme instrument de jouissance, avec pour corollaire la mort de l'âme, réduite au rôle de petite gêneuse.

« Ce corps que trop avons aimé », cette chair que trop avons nourrie, ce corps chanté par les poètes de la Renaissance sur des vaisseaux en fête où ils étreignaient avec une même sensualité nuptiale des idées aux formes de chair et des femmes aux noms étoilés, ce corps absent de la philosophie idéaliste allemande et que Nietzsche ira faire marcher et respirer dans les montagnes d'Engadine, ce corps que les amants se donnent à manger et qu'ils immolent sur l'autel-lit de leur chambre d'amour, ce corps qui descend au tombeau, alors que l'âme, cette immortelle, s'en évade à la mort - qui n'est que la séparation d'un corps mortel et d'une âme immortelle - pour s'élever vers la lumière, ce corps que nos aïeux couvrent de peaux de bête après leur première désobéissance, ce corps dont Pascal disait : « Ne le considérons plus comme une charogne infecte, car la nature trompeuse se le figure de la sorte, mais comme le temple inviolable et éternel du Saint-Esprit », ce corps que la mort punit comme coupable et purge comme vicieux, ce corps qui est notre serviteur et dont nous avons fait notre maître, faut-il donc le cacher derrière les grilles d'un cloître où il ne sera vu que par le chaste regard de Dieu, ne laissant échapper de lui-même que la voix cristalline des religieuses, dont le son ravissait de plaisir les oreilles du président de Brosses et du cardinal de Bernis ?

Déjà Bourdaloue se plaignait de ce qu'on ne fit immolation à Dieu de son corps que lorsqu'il avait fini de servir

aux plaisirs du monde, un peu comme on apporterait à une maîtresse le rebut d'une autre.

C'est ce même corps dont Paul Morand - qui, à l'égal d'un Montherlant, l'exalta dans ses livres par le sport, les voyages ou l'amour - écrivait à chaque page de son journal de vieillard, qu'il était en train de le lâcher comme une monture lâcherait son cavalier. Ce corps dont Proust se plaît à dénombrer, avec un sadisme d'entomologiste, les infirmités innombrables, notamment quand, dans un palace vénitien, le narrateur, apercevant à demi-cachée derrière une colonne mauresque la silhouette de Madame de Villeparisis, ne reconnaît plus dans cette petite vieille toute ratatinée aux allures de concierge, celle qui fut en son temps la femme la plus belle, la plus séduisante et la plus spirituelle de la haute société parisienne.

Fermer les yeux

Était-ce pour fuir cette défiguration inéluçable du corps de sa maîtresse par le sorcier Temps que Rancé quitta le monde et ses plaisirs empestés, comme on s'enfuirait d'un coupe-gorge, pour aller, sous la bure et le capuchon du moine, pratiquer sur lui-même, non plus la destruction que le temps opère sur les corps, mais celle du vieil homme que les chrétiens opèrent sur eux-mêmes sous le seul regard, immobile et muet de Dieu ? Car c'est essentiellement sur notre corps que s'opère et se rend visible à nos yeux l'œuvre destructrice du Temps. C'est dans le corps que, le moment ve-

nu, viennent loger ces deux pauvresses, ces deux mendiantes que sont la maladie et la vieillesse, à qui il faut bien faire une place, à qui on doit aussi l'hospitalité, tandis que l'âme, soustraite à cette destruction par le temps, continue de livrer son combat contre cette autre lèpre, invisible celle-là, du péché.

Faudra-t-il donc le voiler, ce corps, comme Dorian Gray voilait son portrait sur lequel on pouvait lire non plus la lèpre du temps mais celle du péché ? Faudra-t-il le voiler comme le demande l'islam dans son rigorisme calciné, ou bien le laisserons-nous impudiquement offert aux regards des hommes, tel que l'affiche impunément sur chaque centimètre carré de la planète notre société de spectacle ?

Je n'évoquerai pas les plaisirs de l'amour que peut goûter un corps en bonne santé, quand bien même ils seraient voilés par la pudeur qui leur prêterait un ragoût supplémentaire. Je ne dirai pas que les vrais voluptueux sont les plus pudiques des hommes et que l'obscénité ne se loge que dans le regard de ceux qui les jugent. Je sais trop bien qu'il y a dans tout acte voluptueux, - comme le disent Baudelaire et Proust - autant de férocité et de cruauté de la part du corps qui jouit, « qu'en nous de bonnes intentions et d'anges qui sont méprisés et qui pleurent ».

Je ne dirai pas non plus qu'il n'y a rien de plus opposé à l'esprit du temps que la pudeur et rien de plus malheureux au monde aujourd'hui qu'un homme pudique ou une femme délicate. Je n'évoquerai pas les trésors d'inventions auxquels ils doivent avoir recours, moins pour se soustraire aux regards de leurs semblables que pour soustraire leurs yeux et leurs oreilles à ce qui pour eux constitue une perpétuelle et insupportable agression. Je ne m'insurgerai même pas contre ceux qui transforment leur

chambre à coucher en poste de télévision pour se donner en spectacle au monde entier. Ces indignations ne conduisent nulle part.

Aujourd'hui Dorian Gray n'aurait pas besoin de vendre son âme au diable, il n'aurait qu'à se rendre chez le premier chirurgien esthétique venu. La science a les moyens de restaurer l'œuvre jugée défectueuse de Dieu et de prolonger indéfiniment notre vie terrestre, c'est-à-dire celle de notre corps. Notre corps connaît aujourd'hui une tentation qu'il n'avait encore jamais connue ; celle de vouloir durer, de vouloir faire l'économie de la souffrance et de la mort.

La tentation angélique

Cette tentation, toute grossière et toute matérielle, succède à ce qu'on pourrait appeler la tentation angélique, telle que certains poètes du XIX^e siècle, comme Poe, Shelley, Vigny, Baudelaire et Mallarmé, ont pu l'éprouver. Ces poètes ont cru parer à la perte du Christ par une évasion dans l'angélisme.

A cet égard, le Satan à qui Vigny donne la parole est un démon porteur d'une révolte toute particulière. Il n'est pas l'esprit du mal insurgé contre le principe du bien, ni l'esprit du néant opposé à celui de l'être - ce qui sera la tentation majeure d'un Valéry - mais la personnification de l'esprit rebelle à toute incarnation, dont la première, la naissance ; car c'est de la vie, c'est-à-dire de la descente de l'esprit dans une chair, que naît la souffrance. Tout dans la condition de la créature chez Vigny est en état de guerre contre le Créateur. L'honneur de l'homme est pour Vigny de soutenir cette guerre. C'est à ses yeux la

pire duperie que de confondre le Dieu inhumain qui a commis le crime de la création, avec le désir d'amour divin qui berce le cœur des hommes.

Le luciféranisme de Baudelaire est un peu plus subtil. Il découle tout entier de la double postulation qu'il place au centre de *Mon cœur mis à nu* : l'une vers Dieu et l'autre vers Satan. Horreur de la vie et extase de la vie. Mais il ne faut pas croire que Baudelaire arriverait à être chrétien si cette extase parvenait à surmonter cette horreur, choix inéluctable entre une vie spirituelle désincarnée et une vie charnelle maudite. L'annonce chrétienne de la Résurrection emporte au contraire la créature loin de cette

« La reproduction interdite », de René Magritte (1937)



horreur d'elle-même, qui n'aurait d'autre issue que dans une désertion de sa propre nature. Baudelaire est partagé entre la rentrée dans son unité jalouse, orgueilleuse, comparable à rien moins que l'Unité divine, et la fatalité de se livrer à une communion universelle à laquelle il donne le nom intéressant de « prostitution ». Le dandy baudelairien, beaucoup plus qu'un simple opposant luciférien, serait un aspirant à la supériorité du saint, mais un saint à qui manquerait la charité, c'est-à-dire l'amour.

Chez Mallarmé, le luciféranisme va encore plus loin, et ce de manière beaucoup plus voilée car il n'adopte plus la posture violente, outrée, ostentatoire de la révolte romantique. C'est la personne elle-même du poète qui s'abolit, avant d'entrer d'abord dans l'impersonnel, puis dans le néant. En parfait lecteur de Hegel, Mallarmé pouvait écrire à l'un de ses amis : « Ma pensée s'est pensée et est arrivée à une conception pure. Je suis maintenant impersonnel, et non plus Stéphane que tu as connu, mais une aptitude qu'a l'univers spirituel à se voir et à se développer à travers ce qui fut moi. » Dans une nuit semblable à celle de Pascal, *La nuit d'Igitur*, Stéphane Mallarmé est mort aussi sûrement que le dernier roi de France est mort un 21 janvier 1793 sous la guillotine.

Refus de la création

Hegel avait eu deux lecteurs parfaits, le premier, Kierkegaard, qui fut son antithèse et son contradictoire absolu, et le second, Mallarmé, qui poussa au point culminant l'imitation sacrificielle du maître. L'audace du poète est bien d'avoir, comme l'ange téméraire, expressément et absolument rivalisé avec Dieu. L'angélisme de Mallarmé constitue le visage

inverse et l'une des plus séduisantes métamorphoses du satanisme romantique. C'est plus le vol d'Icare que la révolte prométhéenne. Et ce vol d'Icare, loin d'être une préfiguration de l'Ascension au ciel du Christ revêtu de la nature humaine, est sa parfaite contre-çon, celle d'un homme qui se dévêt de la nature humaine dont l'impureté lui répugne, sans prendre sur lui, comme font les saints, les souffrances et les péchés des hommes.

Là où le romantique interpelle, invective et blasphème en animal de sang chaud qu'il est, Mallarmé, en animal de sang froid, s'efforce calmement et avec des gants blancs de construire une poésie qui ait valeur de démiurgie et qui puisse entrer en rivalité avec le monde des choses créées, au point de le supplanter en totalité.

Si Lucifer est ange et veut la pureté, il est simultanément refus de la création et veut la négation dans la lumière même qu'il apporte. Quand un homme se livre à une entreprise luciférienne comme fait Mallarmé dans sa tentative poétique, entreprise infiniment plus criminelle et pécheresse que celle de tous les Gilles de Rais, de tous les Sade, de tous les Landru, il lui faut d'abord oser une insolente abstraction de la nature humaine. Cet homme-là doit, pour tenter son expérience de démiurge, faire d'abord table-rase du monde de la chair et de la terre, afin de retrouver le même point de départ que l'Ange qui voulut défier Dieu le premier.

Refus de l'incarnation

En un sens, il va même plus loin contre Dieu, car il lui faut commencer par repousser l'œuvre de Dieu avant de lui opposer la sienne. Il lui faut s'évertuer contre le monde de l'incarnation, ce qui,

dans l'univers où est né Mallarmé, oppose un tel poète deux fois à l'acte de Dieu : celui de la création de la chair du premier homme, et celui de l'incarnation du Fils de Dieu fait chair pour sauver ce que la chute de ce premier homme avait mis en péril.

Entreprise évidemment suicidaire, car le poète n'ayant plus le monde de la création à célébrer est rejeté à des jeux mineurs, à des sonnets de circonstance chantant le néant, le rien, le bi-belot sur la soie d'un éventail, ou à la catastrophe, c'est-à-dire le suicide.

Or c'est de ce mal, c'est de ce refus du monde de la création et de l'incarnation que le monde contemporain tout entier est en train de mourir, qu'il se soit lancé sans même en avoir conscience dans la révolte mallarméenne, ou qu'il s'imaginerait continuer « prométhéenement » la création divine par la négation du péché originel et donc la nécessité de l'incarnation. L'idolâtrie de l'esprit pur aboutit à la même impasse que celle du corps jouissant. Narcisse ne traversera pas le miroir et Prométhée ira droit dans les dé-cors.

« O Dieu qui aimez tant les corps qui souffrent, que vous avez choisi le corps le plus accablé de souffrances qui ait jamais été au monde », disait Pascal.

G. J.